

Poésie

Roseann Runte, Cécile Cloutier, Marguerite Andersen, Hédi Bouraoui and
Mariel O'Neill-Karch

Number 63, September 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42478ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Runte, R., Cloutier, C., Andersen, M., Bouraoui, H. & O'Neill-Karch, M. (1991).
Review of [Poésie]. *Liaison*, (63), 41–43.

Julie Huard, **Secrets de lune**. Ottawa, Éditions du Vermillon, 1990, 93 pages.

Le premier recueil de poésie de Julie Huard nous offre un thème, une thématique : l'amour. La nouvelle auteure hulloise qui se décrit ainsi : « Gémeau le jour, chat noir ou licorne la nuit... dentelle et bottes de cowboy », est irrévocablement romantique. Sa poésie présente toute une gamme de sentiments et de sensations allant de la sexualité à la tendresse. L'auteure se sert de façon très efficace de la juxtaposition insolite, mais le choc répété devient effet stylistique prévisible, un marivaudage du XX^e siècle. Quand elle écrit, par exemple, « aujourd'hui je sens la rose / cherche le rouge / découvre le vermillon » (page 46), elle joue avec une différenciation délicate qui rappelle l'antithèse synonymique affectée par le dramaturge français. De plus, le ton est définitivement précieux quand l'auteure allie « la douceur » et « le viol », « le maquillage » et « le temps », « la caresse » et « le chat ». Et quand elle va chercher « l'immensité d'un grain de blé » on se croirait au beau milieu de l'**Astrée**. Cette carte du tendre aux tons de rouge ne manque pourtant pas de beautés insolites et dépasse les bornes du quotidien.

Jacques Poirier, **Nous ne connaissons la mort que de nom**. Hearst, Éditions du Nordir, 1990, 60 pages.

Le deuxième recueil de Jacques Poirier est empreint de dépression, de désolation, de solitude, de déchirures trop souvent répétées, et de belles images. Le livre a été écrit sous les cieux de « Hearst, la ville mythique [qui] n'existe que la nuit » (page 46). L'auteur est avare de paroles et choisit des images simples mais remplies

de la force des mythes : le miroir où l'on n'ose plus se mirer, le temple de l'amour dans lequel on n'entre plus. Poirier flirte avec le surréalisme : « j'ai tué l'oiseau / depuis l'arbre se meurt » (page 55), et fait un clin d'œil à un existentialisme apprêté : « tu reviendras / sans jamais revenir » (page 46), tout en désavouant toute obsession littéraire à l'exception de « la femme et la mort ».

Pierre Albert, **Le Silence des dieux**. Hearst, Éditions du Nordir, 1990, 58 pages

Pierre Albert nous présente, dans son deuxième recueil, un livre d'espoir. Ce texte décrit la vie mouvante et insaisissable de la conscience qui déambule à travers les « grands déserts / de nos forêts pillées » (page 42); qui s'arrête sur les traces visibles de l'amour présent et parti; et qui s'en va dans une belle philosophie positiviste. Qu'il est beau d'habiter un pays d'exil quand on sait que l'on aimera de nouveau! Toutes ces paroles sont dites avec force souffle et haleine, de sorte que la lecture est un tantinet venteuse. C'est une édition fort agréablement présentée sur du papier de bonne qualité (comme celle de Poirier d'ailleurs). Mais il y a trop peu de paroles sur les pages! N'est-ce pas gaspiller encore des arbres, surtout lorsque la page désertique n'a pas de justification artistique? Et tourner les pages devient un fardeau qui brise la lecture et n'ajoute souvent rien au sens.

Voici trois poètes qui peignent trois visages de la passion. Ensemble ils nous font toute une éducation sentimentale bien assise en Ontario. Originaux malgré leurs quelques dettes envers le passé, ils nous offrent une poésie fraîche, sincère et charmante.

Roseann Runte

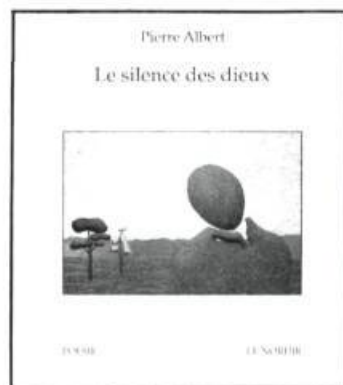
Jacques Flamand, **La Terre a des frissons de ciel**. Ottawa, Les Éditions du Vermillon, 1990, 104 pages.

Andrée Christensen, **Le Châtiment d'Orphée**. Ottawa, Les Éditions du Vermillon, 1990, 128 pages.

Il faut d'abord souligner la beauté formelle des livres publiés par les Éditions du Vermillon. Autant les couvertures que le format et le choix des caractères ont de la classe. On a déjà envie de trouver les poèmes beaux. Il y a aussi la pagination en mots plus inspirante que celle en chiffres.

C'est ainsi que nous sommes déjà contents lorsque nous commençons à lire **La Terre a des frissons de ciel**, de Jacques Flamand, qui nous raconte la saga de l'amour, de l'amance. Il s'agit d'une sorte de poésie d'avant le commencement là où « le verbe fait chair », selon l'expression du poète. On y parcourt la géographie du corps de la femme, de cette femme-terre, de cette femme-souffle. L'amour physique est sublimé. La méditation conduit à la contemplation. Faire l'amour est une cérémonie. Il s'agit d'une liturgie. On lit la femme comme un psaume. On épelle sa peau-texte en passant de l'érotique à la mystique. C'est la poésie du tu, de l'autre, de la connaissance de soi par symbiose, là où le premier devient le primordial. Il s'agit de ce plus profond où le poète se connaît, où il naît. Ainsi « le pin médite la rivière ».

Et tout cela se dit en mots ronds, doux et forts qui créent une musique pure et un livre qu'on lit comme une sonate. Car tout est harmonieux dans ce texte-eau sans angle. Des mots qu'on ne connaît pas, des mots de dictionnaire ou de mots croisés



P

POÉSIE

savants comme *loure* ou *ralingue* nous bercent. Et cette parole, parfois proche du muet, ne détruit pas le silence intérieur. La douceur se fait dynamisme dans ce « temps des lèvres » où il fait clair de diamant.

C'est presque la même atmosphère que l'on retrouve dans **Le Châtiment d'Orphée**, d'Andrée Christensen, bellement illustré par des photographies de Jennifer Dickson. Ce long poème, qui a remporté le Prix de poésie de l'Alliance française d'Ottawa-Hull, se déroule comme une fresque ou une tapisserie. Les mots se présentent à l'instar des coups de pinceau ou de gouge et visent à créer un monde pénétré de mythologie et d'une sorte de brume heureuse qui nous rend plus tendres. Nous retrouvons l'univers du **Tombeau des Rois**. La réalité nous y apparaît comme une vaste opale insaisissable. Cette poésie n'est jamais certaine et nous amène très souvent au vide. La vie nous apparaît comme voilée par un rideau de songe. Pourtant, le sang est là mais il appartient à la statue de même que le feu qui brûle sans détruire.

Poésie très plastique aussi qui nous livre des pensées de poète comme « Il ne sera jamais ce qu'il a » ou « Elle me meurt ». Les mots sont des opales. Les noms caressent les verbes. Les phrases sont faites de connivences. Tout singulier porte un peu au pluriel. La langue est amoureuse alors qu'« au fond du jardin muet/la terre se resème ».

Bref, **La Terre a des frissons de ciel** et **Le Châtiment d'Orphée** ajoutent des signes dans l'espace et dans le temps. Et ils nous creusent au cœur un petit coin de lumière chaleureuse.

Cécile Cloutier

Mariette Thériège. **Au cinéma**, Sudbury, Prise de Parole, 1990.

Connue surtout pour son travail dans le milieu théâtral de l'Ontario français, notamment à Théâtre Action, professeure d'expression dramatique, auteure de plusieurs pièces, Mariette Thériège écrit également des textes poétiques et en a déjà publié dans un recueil au titre révélateur, le **Tablier déposé**, en 1982.

Avec **Au cinéma**, paru chez Prise de Parole, Mariette Thériège présente son premier livre de poèmes. Il s'agit de textes étroitement liés au cinéma dont ils font la critique tout en reconnaissant son impact, de textes parlant de nos réalités quotidiennes souvent douloureuses et de leurs possibilités cinématographiques. Ainsi, Julie, dite la folle, « folle ou lucide?/ couchée sur un lit d'hôpital pendant des années/drogée », aurait été au cinéma prisonnière d'un lit, victime tragique; « morte seule avec ses mots », sa mort cinématographique aurait eu un témoin, car « au cinéma/ quand tu meurs/il y a au moins toujours la caméra ».

Comme la caméra voit et transforme les images de notre réalité, du passé, du présent et de l'avenir, la poète observe cette réalité pour la cristalliser dans ses textes et métaphores. Le cinéma ne serait-il qu'une grande métaphore de la vie? Les textes de Mariette Thériège donnent à réfléchir sur notre condition, sur la condition féminine, et sur cet art merveilleux qu'est le cinéma.

Le mérite de ce livre, c'est d'abord la réflexion à laquelle il incite, c'est l'humour avec lequel Thériège œuvre, et c'est sa compassion vis-à-vis des êtres. On pourrait dire d'elle ce qu'elle dit d'un

enfant qui « étrangle mal ses sanglots ». Mariette Thériège observe, rit, réfléchit et reste attentive aux sanglots. Elle se tient en équilibre entre mélodrame et drame, entre larmes et lucidité.

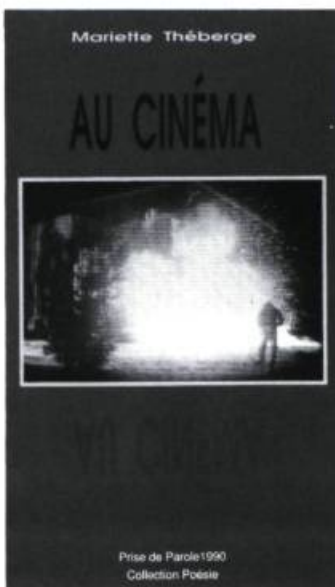
Marguerite Andersen

LittéRéalité, Volume 2, numéro 2, « La poésie contemporaine au Québec », Université York, Toronto.

La revue *LittéRéalité* publie un numéro spécial qui contient essentiellement vingt poètes, surtout ceux de la nouvelle génération, avec une brève notice biobibliographique et des extraits inédits. Sergio Villani m'a indiqué qu'il a contacté près de cent poètes québécois, et qu'il a choisi des inédits selon les réponses reçues et la qualité des textes.

Il y a dans cette liste de vingt poètes des gens connus de la nouvelle génération, mais aussi d'autres moins connus. S'il existe un certain lyrisme évident dans cette productivité, il n'en reste pas moins que certains textes ne dépassent pas le stade de la prose, parfois trop conscients d'eux-mêmes pour accéder au plaisir du texte et à la jubilation poétique.

Mais cette réserve ne m'a pas empêché d'apprécier les bijoux ciselés de Cécile Cloutier (Québécoise vivant en Ontario): La nuit se couche / sur l'immense du sol / Elle aime la terre; L'oiseau / a / mangé mon poème / il en a fait une plume / J'en ai fait un mot. Citons la belle poésie lyrique et réflexive de Madeleine Gagnon: Sous le toit ombreux du frêne / un livre seul s'écrit / qui ne sera pas lu / le vent l'éparpille / bribes sonores / à l'oreille captées / soudant le corps



bruit / fidèle la main trace / ce que l'âme avait tu. D'autre part, Robert Yergeau, directeur des Éditions Le Nordir à Hearst, nous livre sa « Prière pour un fantôme » : Partir, c'est vaincre / En quel pays vaincras-tu la beauté / si elle ne te vainc pas? / La Vie, l'âme et le corps n'existent pas seuls / les fantômes viennent nous hanter / j'ai cru que l'espoir viendrait de toi / que j'ai aimé jusqu'au mensonge.

Poésie touchante par le débordement de ses sens, la prolifération de ses voix poétiques, cet incessant besoin de dire le moi et le monde à partir de la configuration géopolitique et sociale du Québec. Souhaitons donc que ce numéro trouve ses lecteurs, et que le rédacteur en chef de *LittéRéalité* nous en prépare un sur la poésie franco-ontarienne.

Hédi Bouraoui

Gabrielle Poulin, **Petites Fugues pour une saison sèche**, Hearst, Éditions du Nordir, 1991, 178 pages.

Cécile Cloutier, **Lampées**, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1990, 69 pages.

Cocteau a dit que la poésie était essentielle, mais qu'il ne savait pas à quoi. Pour Gabrielle Poulin, c'est qu'« il reste tant et tant de démesure à étaler sur l'herbe à la face des croyants », tandis que Cécile Cloutier écrit « pour draper le monde dans l'éternité/du bleu infini ».

La femme de **Petites Fugues pour une saison sèche** de Gabrielle Poulin, la « déesse chimérique d'un monde condamné », hurle devant le vide et la sécheresse qu'elle cherche à conjurer, en se laissant dériver aux rythmes de la nature sur les flots de l'écriture automatique.

L'écriture de ce premier recueil de poésie de l'écrivaine outaouaise, dont les romans ont été couronnés de succès bien mérités, est axée sur deux espaces très précis. Celui du jardin d'abord, où la femme s'étend sur le sol et « cache son visage parmi les herbes hautes pour rire plus à son aise des choses qui devraient la faire pleurer », des choses comme le drame des vers dévorés par les oiseaux et des insectes assoiffés à qui elle offre son sang. Le second espace est celui de la poésie, auquel le jardin lui fait accéder : « Succion. Tendre pression du ventre et des mamelles sur la terre. Mappemonde. Coupes renversées des déserts. Les bouches des enfants se remplissent d'ombres sèches. »

La sécheresse évoquée par le titre et rappelée ici est à la fois clôture et ouverture. C'est la stérilité de la chair; ce sont les feuilles d'automne et les blessures de tous les temps; ce sont les os qui blanchissent au fond du jardin. Mais c'est surtout une provocation, un défi, une bête qu'il faut regarder bien en face. « Écrire pour oublier? Autant mourir! Écouter la maudite bête jusqu'au vertige. Écrire malgré la nausée. M'installer dans la cage aux fauves. »

L'écriture de Gabrielle Poulin est donc d'une lucidité extrême traduite par des images hallucinantes qui rappellent les grandes réussites des poètes surréalistes qu'elle connaît si bien. « Vois, les poissons s'égarer dans leurs ailes miroitantes », dirait-elle. « Nous rassemblerons nos vertiges / dans la vallée sulfureuse / les têtes noires de nos mésanges / les petits os de nos faims », une faim qui se calme de façon ironique dans un poème intitulé *Tantale* : « La bouche édentée de la vieille femme mord dans le fruit. »

Le recueil se termine par une invitation au voyage et à la poésie qui rappelle, par sa tonalité (« Viens, nous irons ensemble au fond de cette paix »), certains vers de *Recueillement* de Baudelaire, tonalité que l'on retrouve également dans **Lampées**, le dixième recueil de Cécile Cloutier qui a l'art d'approprier les images qui viennent se coller à nous en ronronnant leur douceur.

Le dictionnaire nous apprend qu'une *lampée*, c'est une gorgée de liquide, avalée d'un trait, comme ce poème sans verbe, plus bref encore qu'un haïku : « Et / le rêve de pierre / de toute mer ». Se rappeler aussi que *lamper* est une forme nasalisée de *laper* : boire à petits coups de langue, fut-ce « une cuillerée de mots ». On ne peut s'empêcher de penser, aussi, à la *lampe* productrice de lumière, un élément structural de ce petit recueil de cinquante-neuf poèmes dont voici l'incipit : « Des académies / d'étoiles / écoutent / la lumière » et l'explicit : « La lumière s'endort / L'encre du soir / écrit ».

L'écriture lumineuse de Cécile Cloutier, récipiendaire en 1986 du prix du Gouverneur général du Canada, révèle son penchant pour les cadavres exquis (« Un os de soie jaune / éteignit le commencement / Un debout naquit ») et la poésie surréaliste (« Le monde est beau comme une orange »), goût qu'elle partage avec Gabrielle Poulin. **Lampées** vibre au rythme de phrases souvent incomplètes qui laissent une place envahissante au silence (« Le muet / des choses / comme une parole »), lieu du désir (« S'allume / la lampe de tes doigts / dans l'anthologie / de tes caresses »), qui aboutit à l'amour (« Aimez assez / pour / que / jamais / crie / toujours »).

Mariel O'Neill-Karch



Gabrielle Poulin
*Petites Fugues
pour une saison sèche*



Photo : Marc A. Price